

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER**

(1706 - 1971)

NOUVELLE SERIE

**Tome 2 — Fasc. 2
(Avril - Juin 1971)**

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER**

1971



MONTPELLIER

1971

RECEPTIONS ACADEMIQUES

Séance publique du 29 mars 1971

Réception de M. Marcel SEGAUT

M. Marcel Ségaut, élu le 30 novembre 1970 à la succession de M. le Colonel Ernest Cros, est invité à prendre séance et à dire son remerciement avec l'éloge de son prédécesseur.

Monsieur le Président,

Mesdames,

Messieurs,

J'évoquerai pour vous un précieux objet d'art de la fin du XVIII^e siècle, une statuette finement ciselée en laquelle l'artiste, qui l'a conçue, voulait figurer la naissance de l'humanisme.

Un guerrier, jeune encore, revêtu du pourpoint aux manches à crevés, coiffé de la toque surmonté d'une plume que nous connaissons à François 1^{er} et à Joachim du Bellay, assis sur un rocher au pied duquel il a déposé son épée, prend son luth et chante la vie ...

Mais tout d'abord, Monsieur le Président, Madame et Messieurs de l'Académie, je dois vous exprimer mon remerciements pour l'honneur que vous me

faites en m'accueillant parmi vous, et pour la bienveillante et amicale indulgence que vous m'avez témoignée, et à vous aussi Monsieur, protecteur des Arts et des Lettres qui recevez l'Académie en votre Hôtel et fûtes avec M. Pierre Liautey mon parrain à la Société des gens de Lettres.

Les quelques titres que j'ai glanés à la Faculté de Droit sont bien minces auprès de ceux dont vous êtes constellés. Mais je dois rendre hommage à mes maîtres très vénérés, et qui méritaient de l'être, pour le soin qu'ils prenaient de leurs étudiants. Et davantage encore que pour ce qu'ils m'ont appris, je leur sais gré de ce qu'ils m'ont permis de comprendre ce que la vie, plus tard, m'a enseigné.

Plus encore, je dois vous remercier, car en m'invitant à occuper le siège qui, durant de longues années, fut celui du Colonel Cros, vous m'avez donné la joie de le connaître, et, aujourd'hui, le plaisir de le louer.

Ce n'était pas sans quelque appréhension que je venais devant vous, dire les mérites de celui dont vous connaissiez la nature généreuse, et souriante, l'inlassable activité, l'élégance morale, la délicatesse extrême, le cœur et l'esprit.

Mais vous m'avez donné le privilège de le découvrir au travers des témoignages de ceux qui furent ses amis, des confidences des siens, de notes et de documents, de ses carnets de guerre, et aussi de ses cahiers destinés à ses petits neveux et qui accompagnent son "Art d'être grand-père".

Vous connaissez ce délicieux recueil de poèmes, qu'il se donna, à quatre-vingt-dix ans, la joie d'adresser à ses êtres chers.

Que de fraîcheur, de disponibilité, de goût de la vie mêlé à tant de détachement. La conscience d'une vie bien remplie, la communion avec le terroir languedocien, où il retrouve sa jeunesse et une maison pleine d'âme et d'enfants.

Il ne peut être d'éloge qu'un portrait que je m'efforcerai de rendre fidèle.

Cet homme d'action était un homme de cœur, de cœur pétri de qualités et de vertus.

Des qualités, je dirai deux : une ténacité optimiste et un optimisme tenace...

Des vertus, celle qui résume toutes les autres, l'amour, amour de la vie, amour des hommes, amour de son métier, amour de son Pays, amour de Dieu, car il était à la fois religieux et profondément croyant.

Cette vie, si parfaitement réussie, ne fut pas toujours facile.

L'expression "gagner ses galons" ne fut jamais mieux méritée que par Ernest Cros.

Un siècle déjà : la fin de la guerre en 1871, le retour en Languedoc des hommes dont les régiments y avaient participé. Parmi eux, son père, Pascal Cros, rentrait de Narbonne à Termes où habitaient ses parents. La route passait par Saint-Pierre-des-Champs où il retrouvait sa fiancée, Clotilde Cros, une petite cousine. Ils devaient se marier au début de 1872. Leur fils, Ernest, venait au monde trois jours avant Noël de la même année, à Saint-Laurent-de la Cabrerisse. Trois villages voisins les uns des autres, dans la vallée de l'Orbieu, berceau des familles Cros, voisin aussi de Fabrezan où, trente ans plus tôt, Charles Cros, physicien, musicien, lettré et délicat poète du "Coffret de Santal" voyait le jour.

Artisan habile, Pascal Cros avait été attiré à Saint-Laurent par la production de ces belles tuiles romaines qui colorent les toits de tous les ciels méditerranéens.

Le jeune ménage acquit l'année suivante, à Saint-Pierre-des-Champs, un bien et une maison, et s'y installa.

Les premiers souvenirs du jeune Ernest sont peuplés des chants et des rires d'une famille heureuse, de son père grand et jovial, de sa mère fine et menue. Le foyer s'était enrichi de la présence d'un nouveau-né Benjamin.

Alors qu'Ernest était dans sa septième année, un drame affreux brisa ce bonheur. Le père était à son travail, la jeune femme était partie souffrir la vigne, la maison brûlait et le petit frère périssait dans les flammes.

Le père, dès lors, était devenu sombre et taciturne. L'enfant ne vit plus sa mère qu'habillée de noir.

Courageusement le père rebâtit la maison, où la tristesse devait régner longtemps.

Monsieur Soulié l'instituteur l'avait pris en affection, et aussi le curé de St-Pierre. L'un voulait qu'il travaille pour entrer à l'Ecole Normale, l'autre souhaitait pour lui la prêtrise. Il accompagnait quelquefois son grand-père à la garde de son troupeau. Son père était déjà écrasé de travail quand vint le phyloxera qui détruisit la vigne.

Aux épreuves morales succédaient les épreuves matérielles.

C'est pourtant au prix de nouveaux sacrifices qu'il fut pensionnaire au Collège Saint-Louis, de Limoux.

Malgré la naissance d'une petite sœur prénommée Benjamine et qu'il adorait, qu'il retrouvait aux vacances, courant avec elle les garrigues, Ernest eut une enfance mélancolique.

La rêverie lui était un dérivatif. Il lisait et relisait les recueils de poésie prêtés par Monsieur Soulié, la *Pleïade*, l'*Abeille du Parnasse*, des anthologies de Lamartine et de Victor Hugo, écoutant résonner la musique des vers et s'essayant à en écrire.

Lorsqu'il rentre au foyer paternel et travaille avec son père, il est frappé par la dignité de vie de ses parents et de ses grands-parents, par leur opiniâtreté à surmonter tant d'épreuves, sur une terre souvent ingrate.

Il ne lui avait manqué que le sourire qui lui aurait permis de s'épanouir.

La France oubliait l'amertume de la défaite de 70. L'épopée coloniale était dans les esprits. La jeunesse exportait son trop plein d'enthousiasme vers des terres lointaines. Journaux et revues entretenaient cet état d'esprit. Pascal Cros s'était abonné à l'une d'elles qui célébrait les faits d'armes, les actes d'héroïsme. Le jeune Ernest en faisait, le soir, la lecture en famille.

Dans le même temps, il réfléchissait à son avenir. Il décide de faire une

carrière militaire. Il a 19 ans. Il sait convaincre ses parents.

Craignant que sa petite taille ne fut un obstacle à son admission dans l'artillerie ou dans la cavalerie, il choisirait l'infanterie.

Cédant aux supplications de sa mère, il ne s'engagerait pas pour le Tonkin, terre trop lointaine, mais pour la Tunisie.

Son père l'accompagne à pied à Narbonne, 45 kms. Là il conseillerait Ernest et donnerait son consentement. Huit jours plus tard, le 15 février 1892, il signe un engagement de quatre ans, au 4^e Zouave à Tunis.

La discipline des régiments d'Afrique est sévère. Il s'y soumet, souffre des promiscuités. Mais il a décidé, il suit le peloton des élèves caporaux. Cette étape franchie, il prépare l'examen des Sous-Officiers, et est nommé Sergent le 1^{er} juin 1896.

Pendant ces quatre années, il a supporté sans défaillance les fatigues, les exercices, les marches, les manœuvres, la chaleur et les nuits à la dure.

Il connaît un pays neuf, de Tunis à Rhades, de la Goulette à Bordj-Djédid.

C'est avec son premier galon qu'il s'octroie sa première permission à Saint-Pierre. Aux chers parents, à la famille réunie, à sa petite sœur bien-aimée Benjamine, devenue une belle jeune fille, il rapporte avec fierté, les descriptions enthousiastes des sables chauds, des forêts de chênes lièges, des maquis embaumés de myrtes, de lauriers-thyms, d'églantines et de romarin, d'ysopes et de cystes blancs ou rouges, des ciels étoilés et des mers chaudes.

On imagine les fêtes auxquelles donnèrent lieu ces retrouvailles.

De retour au 4^e Zouave, il poursuit son but avec la ténacité qui ne lui a jamais fait défaut depuis sa grande décision. Il prépare son entrée à l'Ecole de Saint-Maixent. Il sait qu'il réussira, il a la confiance de ses chefs et il a confiance en lui.

Sa situation a changé. Malgré la préparation de son examen, il dispose de quelques loisirs. Il se lie d'amitié avec le Père Delattre dont le nom est

étroitement uni à la résurrection de Carthage, qui a, pendant cinquante ans fouillé le sol, seul d'abord, puis avec l'aide du service des Antiquités, qui a découvert les premiers vestiges de la civilisation punique et a fondé le Musée de Carthage.

Les travaux de fouilles, longs, délicats, patients et prudents, passionnent le jeune Sergent. Il pouvait assister aux nouvelles prospections, quelques puits d'essai creusés à travers les ruines successives, entassées, superposées au cours des siècles ; des égouts romains établis eux-mêmes sur d'autres ruines. Les fouilles continuaient et s'enfonçaient plus avant jusqu'aux égouts de la ville punique de Didon.

Le goût de l'archéologie était né en lui, et en même temps le sens de la fragilité des civilisations. Sur ce sol, au long de trente-cinq siècles, elles se sont succédées, animées puis détruites tour à tour par des peuples divers.

"Sic transeunt gloriae mundi".

Ces réflexions mélancoliques étaient vite chassées par l'optimisme d'Ernest Cros, tourné vers l'avenir, vers son avenir, la préparation de son examen. Les candidats étaient nombreux et les places chères. Il était reçu dans un rang excellent et rejoignait Saint-Maixent le 7 avril 1897.

De l'Ecole où, par son travail et par son mérite, il s'est classé parmi les meilleurs, Ernest Cros sort dans les premiers de sa promotion. Son rang lui permet de choisir sa future garnison, le 122^e Régiment d'Infanterie à Montpellier.

Sa permission de sortie, le jeune Sous-Lieutenant la consacre à ses parents. Il revient à Saint-Pierre-des-Champs paré d'une auréole de joie, de gloire, de mérite, de tranquillité, d'utilité aussi et de cette fierté qu'il partage avec le combattant de 70, Pascal Cros. Et son mérite n'est pas mince si l'on veut considérer que dans ce village audois, à la fin du XIX^e siècle, très nombreux sont les hommes et les femmes de la génération de ses parents qui, s'ils savent lire, savent rarement écrire.

Puis c'est l'installation à Montpellier, au mois d'avril 1898. Les souvenirs du Colonel Cros rappellent avec émotion cette période de sa vie où, jeune Officier, animé du "feu sacré", il éprouve l'amour de son métier et l'amour de ses hommes. Il a eu l'occasion de connaître de bons Officiers et de moins bons, ceux qui ont le don de mettre en confiance, de créer ces liens qui inspirent la discipline plus qu'ils ne l'imposent, qui savent instruire et développer la personnalité des adolescents qui leur sont confiés. Il sera de ceux-là.

Il fait son métier avec amour, avec conscience, et il conserve le rythme de travail qu'il s'est imposé avant et pendant son séjour à l'Ecole. Son appétit de connaissances s'est développé. Il fréquente assidûment bibliothèques et conférences, il en fait à son tour. Il collabore à divers journaux tel *La Revue du Languedoc*, et, repris par son goût des muses, envoie des quatrains légers à des journaux parisiens. Il ne néglige pas pour autant les agréments qu'offre, à un jeune Officier brillant, la vie d'une ville de Corps d'Armée et de Facultés.

Ce séduisant Lieutenant a 31 ans lorsqu'il est conquis par le charme d'une jeune fille de vieille famille montpelliéraine, Mademoiselle Céline Courtes dont les parents partagent leur temps entre la ville et le mas de Mariotte, à Lattes. Il l'épouse en Octobre 1904 : une union parfaite qui se perpétue dans la perfection, tout au long d'une longue vie ; union si parfaite que lors de la séparation exigée par quatre années de guerre, il écrit chaque jour ; longues missives chaque fois que le temps le lui permet ou billets griffonnés à la hâte dans les jours de combat.

"Qui connaît le véritable auteur des œuvres d'un poète ? demande Jean Cocteau. Personne, même pas lui. Sa muse, son inspiration, son enfance, sa vie, la compagne de sa vie, prisme qui colore ce que ses yeux voient, ce que ses sens éprouvent"...

Sans doute la personnalité d'Ernest Cros est-elle déjà affirmée. Mais la communion de sentiments, de sensibilité et d'émotion, d'altruisme, de Foi et d'Idéal, scelle cette union où chacun voit par les yeux de l'autre.

La position sociale d'Ernest Cros de Saint-Pierre-des-Champs est désormais établie. Il veut l'améliorer et décide de préparer l'Ecole de Guerre. Le concours est difficile, et plus encore, pour un Saint-Maixentais.

Il entreprend de le préparer avec la ténacité qu'il a déjà prouvée. Il considère avec optimisme la compétition avec Saints Cyriens et Polytechniciens.

Il est reçu à l'Ecole de Guerre en Octobre 1911.

Le Général Foch commande l'Ecole. Joffre, Chef d'Etat Major de l'Armée la visite souvent. Le Lieutenant puis Capitaine Cros devait y connaître ceux qui porteraient les grands noms de la guerre 14-18. Les Colonels Pétain, Debeney, Grandmaison, Ebener y sont ses professeurs.

Théories, méthodes et doctrines assimilées, breveté d'Etat Major, sa formation est complète.

Son appétit de lecture enrichissait ses connaissances. Il se tenait informé de tous les courants de pensée. Il y puisait tout ce qui lui paraissait nécessaire pour affermir sa conscience d'homme, en vue de l'action pour laquelle il était préparé.

Son rang de sortie avec mention lui donnait une fois de plus le choix de sa garnison. Il opte pour Nice où il vit les deux années précédant la tourmente de 14-18.

Au 3ème bureau d'Etat Major de l'Armée des Alpes (le bureau des opérations) il met en œuvre les principes qu'il a acquis. Les manœuvres succèdent aux manœuvres.

En même temps, il jouit pleinement de la vie brillante qui l'entoure.

C'est dans ce climat, que le drame éclate, il a 41 ans.

Après quelques jours sur la frontière des Alpes, son régiment, devant la percée allemande, est envoyé à Saint-Mihiel, où il arrive le 29 août 1914.

Pendant quatre ans, la Meuse, la Marne, Verdun, quelques mois de l'hiver 17-18 en Italie à la Piave, puis l'offensive en Lorraine.

Mieux qu'un récit, les citations décernées au Capitaine, puis au Commandant Cros, dans leur brièveté, retracent son action.

17 juillet 1915. A l'ordre général de la 1ère Armée. "Officier de grande valeur. S'est dépensé sans compter depuis le début de la campagne, donnant à ses chefs le concours le plus actif, le plus dévoué. A assuré la réussite de nombreuses missions remplies sous le feu de l'ennemi, aussi bien pendant la période des opérations actives que depuis le commencement de la guerre de tranchées."

3 juillet 1918. A l'ordre général de la 65ème Division. "Officier d'élite d'une intelligence et d'une activité remarquable. Au front depuis le début de la guerre, à l'Etat Major de la Division. Y a rendu des services signalés comme Chef du 3ème Bureau qu'il a dirigé d'une façon parfaite. S'est particulièrement distingué par les reconnaissances hardies qu'il a faites au Morthomme, en Italie et en Picardie."

12 octobre 1918. A l'ordre général de la VIIIème Armée (Mangin). "Citation du 80ème Régiment d'Infanterie. Régiment magnifique qui vient de faire preuve, une fois de plus, de ses admirables qualités d'ardeur, d'opiniâtreté et d'esprit de sacrifice. Sous l'énergique impulsion du Commandant Cros, le 80ème a livré une série de combats acharnés, fait reculer pas à pas un ennemi tenace et l'a

finalement contraint à une retraite précipitée. A capturé plus de 250 prisonniers et fait un énorme butin.

Cette citation donne au 80ème le droit de porter la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre, et au Commandant Cros le droit de la porter à titre individuel."

25 novembre 1918. A l'ordre du 80ème Régiment d'Infanterie. "Le Chef de Bataillon Cros Ernest Etienne, Adjoint au Chef de Corps du 12 octobre au 12 novembre 1918, n'a cessé dans cette fonction, de déployer la plus grande activité ; a été le Conseiller zélé, compétent et éclairé des Commandants de Bataillon dans toutes les opérations de poursuite et de coups de main qui ont été confiées au Régiment, se tenant la plupart du temps de sa personne aux points les plus exposés. A aussi rendu les plus utiles services."

Un commentaire pourtant à ces citations qui résument l'efficacité courageuse et active. Pendant la guerre de tranchées, et indépendamment de ces "reconnaisances" qu'il effectuait aux avants postes, le Capitaine, puis Commandant Cros avait à subir, à son poste de commandement de bataillon, et plus tard de régiment, très proche de la ligne de feu, des bombardements violents et fréquents. Là, il donne aussi la preuve de son courage et de son sang-froid. A de nombreuses reprises, les hommes et les officiers tombent autour de lui. Son Colonel, touché à côté de lui, meurt dans ses bras et il doit prendre le commandement de son régiment. En chacune de ces occasions, l'Officier d'Etat-Major ne manque pas de noter, sur le carnet qui ne le quitte pas, les dispositions qu'il doit prendre et les ordres qu'il donne pour faire assumer la mission des manquants et poursuivre l'action.

Et le croyant, qui a fait le sacrifice de sa vie, mais qui aime la vie, griffonne, en bas de page, cette action de grâce lapidaire :

"Vous ne l'avez pas voulu. Merci mon Dieu" !

Lorsque sa division est en réserve ou au repos, ses carnets reçoivent les réflexions que lui inspire la conduite des opérations.

Avare de la vie de ses hommes qu'il s'attache à ne jamais exposer inutilement, il note en juin 1917.

"Ah, débarasser le grand quartier des jeunes Turcs, jeunes arrivistes. Hommes de valeur —sans doute— mais trop imbus de leur supériorité, trop entichés de cette idée dangereuse que quiconque veut passer pour un grand capitaine, doit

montrer tout en beau, et promettre la lune. On dit qu'il a **confiance**, cette chose dont les dirigeants manquent le plus et qu'ils cherchent obstinément autour d'eux".

D'un chef qui lui a paru inférieur à ses responsabilités, "quand donc se décidera-t-on, en France, à remplacer la méthode du mandarinat par la recherche des caractères..."

Mais plus loin et à son propre sujet :

"Je suis incapable, c'est sans doute congénital, de me laisser aller au cafard".

D'autres sentiments, pourtant, peuvent mettre à vif sa sensibilité : le 8 novembre 1918, au lendemain d'une bataille meurtrière, prise d'armes au cours de laquelle est remise au 80e R.I., la citation du 12 octobre, après un "Défilé triomphal à Vervins, bataillon Cros en tête."

"De pareils moments élèvent les âmes, exaltent les cœurs, entretiennent les vertus, perpétuent la gloire... la gloire, cette rançon du sang, cette illusion d'autant plus chère qu'elle est plus insaisissable et que nous acquérons sans le savoir..."

"L'épreuve du feu m'a été favorable.

"L'épreuve du cœur de mes hommes aussi..."

"Je suis sorti indemne de l'épreuve, mais combien de mes braves sont tombés autour de moi, 5 Officiers, 32 Sous-Officiers, 534 Soldats. Mon beau bataillon, mes beaux héros . Je suis resté debout, intact, pas une égratignure et à peine une bouffée de gaz. En faisant mon compte ce soir, cela me paraît à peine concevable. Merci mon Dieu".

Et il va "prier pour ceux qui, plus que les vivants, ont mérité la fourragère et ne la porteront pas..."

Bien plus tard à Mariotte, revoyant ses carnets, il notera encore :

"En relisant ces pages qui paraissent écrites par un autre stylo que le mien, il me semble découvrir à quel point, j'ai aimé mes Officiers et mes Soldats".

Mais à Montpellier où il devait revenir après la guerre, le Général Deville, qui commandait le 16ème Corps d'Armée, rappelait ainsi comment, accompagné de son Chef d'Etat Major, il avait connu le Commandant Cros, devant Vervins :

"Je le revoie encore, devant ce village. Il venait d'abord de nous faire observer que nous n'étions pas à notre place, ce qui était vrai. En apprenant qu'il était nommé à l'Etat Major de la Division marocaine, il nous demanda de retarder son départ jusqu'à la victoire que nous sentions proche. Et puis, brusquement, il nous a quitté en disant "ils vont faire des bêtises là-bas devant ce village. Il faut que j'y aille". Oui, je le revois cavalier noir, sur son cheval noir, filant au galop, sous la pluie, vers l'avant-garde. Je n'ai jamais oublié cette image".

o

o

o

Après quelques mois en Rhénanie où le ménage Cros est enfin réuni, il rentre à Montpellier où le Commandant est Sous-Chef d'Etat-Major de la 16ème Région Militaire. Il retrouve le cher mas de Mariotte à Lattes —et bientôt le Général Deville, qui vient de prendre le commandement de la Région.

Attiré par l'Italie, connue l'hiver précédent, il prépare un brevet d'interprète. A la même époque, son épouse reçoit les récompenses que lui a valu son rôle d'infirmière pendant toute la durée de la guerre à l'hôpital 10 installé au lycée de jeunes filles de Montpellier —aux côtés du Professeur Tedenat— une Médaille de Guerre de la Croix Rouge Française, avec deux palmes d'or pour services exceptionnels rendus "par les infirmières qui se sont particulièrement distinguées par leur mérite".

Le ménage part, après l'examen, en avril 1922, pour trois mois en Italie. Au cours de ce séjour, le Commandant Cros assiste à la naissance du fascisme.

"Ce fut à Rome, écrit-il, que j'eus, pour la première fois, l'impression que l'Autorité, les Pouvoirs Publics n'intervenaient à peu près pas dans la liberté de la rue. Ils semblaient attendre de voir comment et pour lequel des partis en compétition tourneraient les événements. Manifestants et contre-manifestants se heurtaient à leur aise, l'autorité n'intervenant que lorsque les rencontres devenaient sanglantes. L'Autorité Judiciaire imitait la carence de la Police".

Il conclut le rapport qu'il devait fournir en prévoyant l'instauration prochaine du fascisme. Il est appelé à Paris pour s'en expliquer, car cette opinion

s'oppose à celle des spécialistes. La marche sur Rome se déroula à la fin de l'automne suivant.

Il donnait ainsi la preuve de sa clairvoyance.

En juin 1923, il est promu Lieutenant-Colonel, affecté à Clermont-Ferrand ce qui, à son regret, l'éloigne de Montpellier. Le Commandement qu'il y exerce se révèle pourtant agréable. Son appétit de travail le conduit, indépendamment du service qu'il assure excellemment, à faire des conférences de plus en plus suivies par les Etats-Majors.

A la suite d'un colloque au Centre d'Etudes Tactiques d'Artillerie à Metz, en 1926, il publie un article faisant état de ses avis personnels. Paru dans la Revue de l'Artillerie, il lui valut de nombreuses lettres de félicitations, et l'autorisation de traduction en fut demandée par de nombreux attachés militaires étrangers (autres temps, autres mœurs).

Il traitait de la nécessité de doter l'Artillerie de moyens de déplacement très rapides.

Les événements devaient, quatorze ans plus tard, montrer à quel point il avait raison, malheureusement pas au profit de son Pays qu'il voulait servir et convaincre.

Désormais, le Lieutenant-Colonel Cros faisait autorité.

En 1927, le Général Vidalon, commandant supérieur des troupes du Maroc, sous les ordres de qui il avait servi à Clermont-Ferrand, le demande. Il est affecté au Maroc, prend le commandement du 1er Tirailleur Marocain et est promu Colonel.

Un magnifique commandement qu'il exercera pendant près de quatre ans, sous un ciel nouveau, dans un pays neuf à Kenitra, futur Port-Lyautey, et qui devait lui apporter d'intenses satisfactions. Bientôt ses hommes l'adorent et l'appelleront "le Juste", "Hakem le Juste".

Des colonnes sont encore nécessaires pour chasser les pillards qui se livrent à des razzias dans la plaine. Il y gagne une nouvelle citation.

Il est conquis par le charme de ce pays où le Colonel du 1er Tirailleur marocain, commandant d'armes de Kenitra est un seigneur.

Il devait plus tard, devant vous, Messieurs, lorsque vous l'avez reçu, en votre Académie, vous le dépeindre en termes émouvants, et peut-être vous faire partager l'envoûtement qu'il y a éprouvé.

Ce terme dont il usait devait bien répondre à une réalité. Car il semble, d'après une correspondance échangée avec le Général Martin, commandant alors le 16ème Corps, qu'il aurait pu obtenir ses étoiles en le quittant avant sa retraite. Mais, il le savait, les règles d'ancienneté sont inexorables. Cet honneur ne lui aurait pas, pour autant, permis d'exercer au service de son Pays, un temps de commandement utile.

A la veille de Noël 1931, il disait adieu à Kenitra et à ses tirailleurs. Les lettres pleines d'affection, les missives humbles et touchantes qu'il reçut longtemps disent combien il était aimé de ses Officiers et des Hommes. Le soin qu'il prit de les conserver, dit à quel point il les aimait.

Il était Commandeur de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre du Ouissam Alaouite, Commandeur de la Couronne d'Italie. Titulaire de la Croix de Guerre 14-18 avec quatre citations.

de la Croix de Guerre des T.O.E.

et de la décoration Espagnole de la Paz.

o

o

o

Un long voyage de six mois à travers le Maroc, l'Algérie, le Sahara et la Tunisie, pèlerinage aux fouilles qu'il avait connues avec le P. Delattre. Voyage de noce encore pour ce ménage uni, le ramène à Mariotte où le Colonel Cros pouvait déposer son épée et dire comme du Bellay au retour d'Italie :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

Et puis est retourné, plein d'usage et raison, vivre entre ses parents le reste de son âge.

"Plein d'usage et raison" ; son activité intellectuelle et physique maintenue à un rythme élevé et son optimisme débordant, en font, à 59 ans, un homme dans la force de l'âge. C'est une nouvelle vie qui commence pour lui.

Tout n'avait pas été facile toujours au cours de cette carrière. Dans ses débuts, ses efforts, sa conscience professionnelle furent plus souvent récompensés par des appréciations flatteuses que par des propositions d'avancement ; soit que des chefs aient hésité parfois à se priver, par ce genre de proposition, d'un collaborateur trop parfait, soit que, dans quelques circonstances importantes, les préférences aient pu se porter sur des étiquettes plus voyantes que celle du Saint-Maixentais.

Son optimisme tenace avait toujours chassé rapidement ces déconvenues.

Plus grave fut l'épreuve que connut son ménage si parfaitement destiné au bonheur ; l'absence d'enfants attendus fut inquiétude d'abord, anxiété puis angoisse exprimées en termes bouleversants.

Pourtant c'est avec joie qu'il revenait vivre "entre les siens". Sa très chère sœur Benjamine avait épousé à Saint-Pierre un de leurs amis d'enfance Antoine Clergues. Elle avait perdu pendant la guerre, un jeune enfant.

En 1919, elle avait donné le jour à deux jumeaux, un garçon et une fille, qui, tout enfants, étaient venus animer Mariotte de leurs rires et de leurs jeux. En 1931, leurs parents avaient décidé de leur faire poursuivre leurs études à Montpellier, à Mariotte, de les confier au ménage de leur frère.

La vie nouvelle du Colonel Cros était remplie de cette joie qui lui avait été refusée. Ainsi ce retour "entre les siens" était-il une fête qui devait se prolonger longtemps, puisque plus tard, à leur tour, leurs enfants devaient venir eux aussi donner âme et vie au vieux mas.

Dès son arrivée à Montpellier, le Colonel Cros fut sollicité de participer aux activités de diverses associations au sein desquelles il apportera un inlassable dévouement :

Officiers de réserve et cours de perfectionnement, **Fédération d'Anciens Combattants**, Souvenir Français, Comité National de l'Enfance, Association de St-Vincent-de-Paul, Société des Officiers en retraite, puis la Croix Rouge, plus tard l'Académie.

De plus, il voyage. Toujours curieux de bibliothèques, d'archéologie, et de sites nouveaux qu'il fixe en d'excellentes aquarelles. Il honore de visites, les amitiés nouées au cours de sa carrière.

Chacun connaît l'activité de la Croix Rouge qui réunit trois associations : le secours aux blessés militaires, les Dames françaises, l'Union des femmes de France. Il est délégué régional de cette dernière pour six départements. Entreprenant une tâche, il entend la mener à bien. Les bonnes volontés ne manquent pas, mais les jeunes filles et jeunes femmes bénévoles qui assurent les divers services sont, au fil des ans, appelées par leur vie de famille. Le rôle des animateurs est primordial. Il visite un à un les départements et les comités.

Et lorsqu'ici ou là surgit quelque difficulté, son sourire efface les aspérités et dissipe les malentendus.

Ses souvenirs relatifs à cette période sont un long palmarès des concours et des dévouements qu'il rencontrait.

Il rend hommage à l'accueil, à l'appui qu'il trouvait auprès du Délégué Régional de la Société de Secours aux Blessés militaires, Monsieur François Durand, plus tard, le Colonel Bachellerie (dont vous fûtes l'adjoint Monsieur Pierre Sabatier) au dévouement des membres de Comités, à Montpellier notamment, de Madame Bompaire et de Madame Monteil, de Monsieur Anduze de St Paul, de sa fille.

Son hommage va aussi aux médecins qui apportent leur concours bénévole, à ceux d'entre eux qui, à Montpellier, à Béziers, à Albi, consentent à mettre leur matériel chirurgical à la disposition de la Croix Rouge, à tous ceux qui, bénévolement, organisent les cours ou encore les collectes, qui assurent le financement du matériel et des locaux.

Il admire les résultats obtenus, les secouristes qui, souvent recrutés parmi les scouts savent à 14 ou 15 ans, placer correctement des pansements, le fonctionnement avec tant de concours dévoués des postes de secours, des gouttes de lait, des consultations diverses.

Ce qui ne fait aucun doute, c'est que son inlassable et souriante présence a suscité et encouragé ces concours, développé cet état d'esprit et animé ces bonnes volontés.

De Lunel à Albi, de Mende à Perpignan, le nombre des Comités était passé de 14 à 36 et sept hôpitaux étaient, en 1939, mobilisables dans sa propre organisation.

A Montpellier qui connut, en 1940, la vague des populations déracinées,

il se dépensa sans compter, avec ses équipes, pour apporter vivres et réconfort à tant de malheureux.

En 1941, le Secours national, nouvellement créé assumait les missions de la Croix Rouge à laquelle pendant neuf ans, il avait apporté son concours.

Il consacrait désormais l'essentiel de son activité à l'Académie des Sciences et des Lettres dont il était devenu le Président lors de la mobilisation de Monsieur le Professeur Harant en 1939.

C'était en mars 1934, Messieurs, que vous aviez reçu parmi vous le Colonel Cros. Il succédait au Général Martin, après le Général Deville. Il avait été l'ami de l'un et de l'autre. Son propos exaltait les vertus militaires dont chacun de ces trois hommes était l'émanation. Il exprimait, en termes nobles et élevés, l'idéal du soldat et la valeur morale qui fait la qualité du chef.

Evoquant l'enseignement de l'Ecole de Guerre, il opposait au sujet de la qualité qu'exige la rédaction d'un ordre, la science de l'analyse à l'art de la synthèse... de la synthèse à laquelle je regrette aujourd'hui d'être contraint lorsqu'il s'agit de dire si brièvement une longue vie si riche et si généreuse.

“La guerre disait-il, n'est pas une science exacte. Dans la résolution des problèmes qu'elle pose, le coefficient personnel du chef agit sur des données matérielles et marque la solution d'un signe, positif ou négatif ! ! .

Ma propre expérience me conduit à ajouter que ces observations sont valables aussi pour la Paix.

Il était heureux d'entrer dans ce cercle de savants qui enrichissaient sa culture et excitaient son appétit de connaissances.

Mais permettez-moi, ici, de vous faire part de ses scrupules : “J'avais beaucoup parlé, beaucoup plus que ne peut le faire normalement un militaire professionnel, mais peu écrit. Et je tenais à faire honneur à l'Armée. Je craignis au début de ne pas être à la hauteur de la situation. Hésitation sans doute injustifiée puisqu'après mes premiers essais on voulut bien insister pour me mettre à contribution”.

Et, en effet, ses communications furent nombreuses et toujours pleine

d'intérêt et d'érudition. Elles avaient trait parfois à l'archéologie, plus souvent à l'Armée ou à l'Islam. J'en citerai quelques unes :

La discipline dans l'Armée Romaine —

L'éducation du gentilhomme dans l'Armée de l'Ancien Régime —

L'artillerie de Simon de Montfort aux sièges de Minerve et de Terme —

Les enseignements de la guerre d'Espagne —

Valmy et les volontaires de 1792 —

ou encore Affinités entre légendes marocaines et récits évangéliques — l'Islam et l'âme berbère.

Ses souvenirs disent le plaisir qu'il eut à recevoir cinq Membres de votre Compagnie, Monsieur le Duc de Castries, l'Amiral Moriss, le Général Montagne, Maître Maurice Chauvet et Monsieur le Professeur Claparède, entre les mains de qui, il a remis, pour le Musée, une partie de ses collections et souvenirs archéologiques.

Vous l'aviez élu Président de la Section des Lettres en 1939, peu avant le départ de Monsieur le Professeur Harant, il allait lui succéder à la Présidence de votre Compagnie.

Il devait assumer cette charge et ces honneurs pendant six années, du fait de la suppression des élections pendant la durée de la guerre.

L'Académie de Montpellier avait connu, depuis 1706, avec la France, des périodes difficiles. Votre sceau porte avec celle de sa création, les dates de 1795 et de 1848. Après 1940 le cœur du soldat de Verdun souffrait de la défaite. Il devait souffrir davantage encore de ce temps où, ainsi qu'il l'écrit "Les Français ne s'aimaient plus".

Son calme, son autorité souriante lui permirent de régler mille difficultés, petites ou grandes, matérielles ou morales, d'apaiser des susceptibilités, de faire vivre, pendant ces années difficiles, l'Académie.

Lorsqu'en 1943, il fut impossible à votre Compagnie de se réunir comme précédemment à la Faculté de Droit, il obtint du Premier Président de la Cour d'Appel l'autorisation de tenir séance au Palais de Justice. L'assiduité des Membres diminuait du fait des difficultés d'existence, du fait aussi des divergences de pensée.

Très instruit de l'histoire de votre Société, il rappela à ses collègues, les vicissitudes qu'elle avait connues en d'autres temps, par une circulaire, dont voici la

conclusion. Evoquant la période de 1814-1815, il écrivait "La poésie ne pouvant plus célébrer les merveilles d'une époque qui venait de finir, quelques uns crurent qu'ils pourraient les faire oublier en montant leur lyre sur un registre nouveau".

"L'unité d'harmonie n'existait plus parmi les Membres du Corps savant. Le 2 février 1816, plusieurs quittèrent leur siège sans signer. Le 29 février, on ne lit plus au registre que la seule signature du médecin Murat".

"La Société des Belles Lettres de Montpellier avait cessé de vivre, elle cédait aux secousses qui avaient violemment agité la France".

"Je suis convaincu, Messieurs, que malgré les secousses qui agitent si violemment la France aujourd'hui, pas un de nous ne voudra contribuer à faire mourir notre Académie une deuxième fois".

Les séances connurent une affluence nouvelle. Il y participa jusqu'aux derniers jours.

Enfin, à 75 ans, le Colonel Cros entreprenait de rassembler notes et carnets, d'écrire ses cahiers destinés à ses petits neveux : une somme considérable de souvenirs, un trésor de réflexion et un très précieux héritage.

Il me paraît éminemment souhaitable qu'avec l'accord de sa famille, de Madame Cros — dont je salue respectueusement la présence et que je remercie de me les avoir ouverts — ces cahiers puissent être consultés par des hommes plus qualifiés que moi, historiens militaires ou civils, philosophes et moralistes.

L'histoire de sa vie qu'il raconte aux siens. Une foule de personnages extraordinairement vivants, des conversations animées dessinant le caractère des interlocuteurs, une constante bienveillance : d'un être qu'on devine détestable, tout au plus écrira-t-il "je ne me sentais pas à mon aise avec lui".

Et un style perpétuellement alerte, tel qu'on l'imagine lui-même. Des considérations pleines d'intérêt, des descriptions pleines d'enthousiasme. Et puis, toujours en filigrane, l'amour de son Pays, de son Languedoc aussi, dont il voit en aquarelliste les lignes et la couleur, comme en ce charmant poème du Mazet, dédié à Monsieur le Doyen Jourda :

Une cabane qui fut blanche
Un toit rouge coiffé d'un pin
Une treille qui se déhanche
Sous le poids lourd de ses raisins.

Il est sensible à la beauté des paysages. Pourtant, c'est plus encore son amour des hommes qui y vivent et qui y ont vécu, qui le conduit à rechercher, depuis son amitié pour le Père Delattre, la trace de leur passé et de leur histoire.

Enfin, la lecture de ces cahiers révèle la passion intérieure de ce qui est beau, de ce qui est juste ; et une parfaite maîtrise de soi, acquise très tôt.

Jeune Lieutenant, dans un milieu où l'usage du duel était encore répandu, il porte sur ceux qui se laissent aller à ces excès, un jugement sain, d'homme de raison.

Divers évènements agitent l'opinion.

L'affaire Dreyfus d'abord. Le Lieutenant Cros réserve son jugement.

Pour se soustraire à des discussions passionnées et qu'il juge inutiles, il consacre son temps aux bibliothèques, prépare des exposés sur des sujets moins brûlants, suit les cours du Professeur Malavialle à la Faculté des Lettres, se lie à des étudiants en Droit et en Lettres, commence à collaborer à la Revue du Languedoc, plus tard, à l'Ane d'Or, périodique montpelliérain, puis adressera des billets et des vers légers à des revues parisiennes.

Un article du Colonel Lyautey sur "le rôle social de l'Officier" a un grand retentissement. C'est un thème nouveau au début du siècle. Il l'analyse avec une grande maturité d'esprit.

La période des inventaires fut une épreuve pour l'Armée dont le concours était exigé. Le choix entre l'obéissance et le refus, entre la soumission et la démission pose une question difficile. Son optimisme le conduit à penser que l'orage passera.

Au cours des incidents de 1907, il note les données d'une situation difficile et mal comprise à Paris. Importations de vins et de raisins étrangers. Fraudes diverses. Les vigneronns contraints, pour subsister, à vendre leurs vins à un prix inférieur au prix de revient. Tout à la fois viticulteur et responsable du service

d'ordre, simplement il admire le sang-froid de son Colonel qui sait éviter des effusions de sang.

Il sait jouir pleinement des agréments de la vie. Les cahiers donnent une peinture extraordinairement vivante du Montpellier de la Belle Epoque, de ses fêtes, de son théâtre, de ses lotos, de ses redoutes et de ses carnavals.

La vie de la rue le charme, où retentissent les appels de flûte du chevrier des Causses poussant devant lui son troupeau, les cris de la marchande de salade sauvage, du "peillarot" quêtant les peaux de lapins et de lièvres, de la marchande de "cagaraouettes", du marchand d'oreillettes éveillant la gourmandise des enfants.

C'est aussi la vie des mas, de Lunel à Sète, rassemblant une jeunesse insouciante et gaie.

Ce sont encore des souvenirs personnels. Il parle avec bonne humeur de son goût pour la rime, et raconte comment, pour avoir un jour, laissé à un camarade, une note de service en vers, il s'attira cette réponse : "une poésie pareille se paie d'une bonne bouteille".

Plus tard, à Nice, où il jouit pleinement de la vie brillante qui l'entoure, des relations que peut nouer, dans tous les milieux où il le désire, un Officier d'Etat Major. Concerts, ballets, théâtres enchantent son ménage. Il ne néglige pas non plus le spectacle de la rue.

"Ces défilés, écrit-il, ces foules, ces cortèges, ces bals, ces jeux, ces excentricités, toutes ces réjouissances répandent autour de nous une note de gaieté, de charme, de poésie — par endroits, par moments de bonheur — qui excite l'esprit et ranime sans cesse la joie de vivre. Cette joie de vivre, cette humble richesse plus riche que la richesse dorée à laquelle nous ne songeons même pas, nous la savourons en nous amusant sans gêne — tout en nous tenant à distance de toute exagération, de tout faux éclat, de tout snobisme et de toute compromission".

Il ne méprisait pas les gens fortunés. mais il méprisait la fortune et appréciait, à sa valeur, l'aisance qu'apporte l'effort.

Car avec sa solde de Capitaine de 275 francs par mois, il dépense aussi largement que ses comptes le lui "permettent". Mais il faisait des comptes, fort instructifs, pour les économistes qu'intéresse l'érosion monétaire, ses effets assez constants, depuis Philippe Le Bel rognant les écus, sur les rapports entre les hommes et entre les groupes de la société, son cortège de souffrances et de troubles.

J'ai été curieux, je le confesse, de suivre la pensée de l'ancien élève du Colonel Pétain pendant la période douloureuse et la crise des consciences, celle qu'il nomme "les années où les Français ne s'aimaient pas".

On ne peut manquer d'être séduit par sa rectitude et par sa dignité. Fidèle à son chef de Verdun, il le fut incontestablement, mais non inconditionnellement. Il flétrit les turpitudes, les horreurs et les tribunaux d'exception comme il flétrira quelques mois plus tard d'autres horreurs, d'autres tribunaux, et d'autres turpitudes. Il honore le courage partout où il le trouve, chez les Maîtres du Barreau comme chez les combattants. Il admire l'enthousiasme et la foi partout où ils sont. Et, après un entretien avec des jeunes gens dont l'idéal est intransigeant, il conclut : "Il n'y a pas à dire, c'est une question d'âge. L'Enthousiasme est une qualité de jeunesse et qui ne raisonne pas. Comment n'aurions-nous pas éprouvé de la sympathie pour nos jeunes contradicteurs qui avaient pour eux, leur besoin de vivre, leur noble soif de sacrifice, leurs chagrins, leurs amours et leurs haines et sur cet ensemble, une inquiétude mal définie".

"Essayons en tout cas d'acquérir un surcroît de sagesse et de ne pas perdre l'aptitude à la sérénité".

L'optimisme du Colonel Cros lui gardait sa jeunesse en même temps que le besoin de comprendre la jeunesse et de lui faire confiance.

Le Colonel Cros a laissé dans l'esprit de ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un homme généreux, d'une courtoisie exquise, et dans l'esprit de certains qui l'ont éprouvée et la rappellent avec émotion, d'une grande délicatesse.

C'était un Monsieur.

Les anglais disent qu'il faut trois générations pour faire un gentleman. Il en avait bien davantage derrière lui. C'est au sein même de ce terroir languedocien, de vieille civilisation, qu'il avait puisé ses qualités d'optimisme et de ténacité, de sourire et d'élégance.

Il en témoigne par sa vie même, par cette vénération pour ses parents, pour ses grands-parents, par son admiration pour leur mode de vie.

Le culte des ancêtres, de tradition dans l'antique civilisation chinoise, apporterait-il à l'homme plus encore que le culte du diplôme imposé par le

développement d'une civilisation scientifique et matérielle ?

Le Professeur Monod, Maître de la Biologie, auteur du "Hasard et la nécessité", explique par gènes et chromosomes, atavisme et hérédité : un déterminisme tempéré par des conditions d'environnement puisqu'il en vient à conclure que la vie en société exige une morale. Une morale collective se conçoit mal sans une morale individuelle.

Celle du Colonel Cros est-elle un exemple pour demain ou un souvenir d'hier dans un monde en évolution où le progrès scientifique ne semble pas s'accompagner d'un progrès moral correspondant ?

La réponse vient de lui. Il fait confiance à la jeunesse. Et je crois ne pas trahir sa pensée en ajoutant "moins pour se soumettre aux fantaisies d'un modernisme outrancier, que pour sauvegarder les valeurs auxquelles il croyait et auxquelles nous croyons".

Amour et optimisme lui ont, en cet âge que l'on dit grand, toujours gardé le cœur jeune.

En dépit des servitudes et grandeurs militaires, sa vie fut celle d'un homme libre. Sa liberté était d'une qualité différente de celle qui, proposée aujourd'hui, peut produire libertaires et libertins.

Quelques professeurs de psychologie, d'autres de sociologie, en collectionnant des cas de névropathie et de psychopathie, individuels ou collectifs, leur attribuent valeur de règle, tandis que la santé et l'équilibre prennent allure d'exception ; ils donnent ainsi de l'homme une image peu flatteuse.

L'une de vos dernières conférences présidée par le Colonel Cros avait pour thème : "Dieu a-t-il créé l'homme à son image ?". Elle donna lieu à un débat élevé et naturellement académique.

L'image de cet homme nouveau, rapprochée de celle du créateur !

La religion aurait pu en être ébranlée.

Celle du Colonel Cros ne l'est pas. Après plus de 80 ans, l'enfant de Saint Pierre pouvait regarder sa vie dans un miroir, et, dans son Art d'être grand-père, écrire ce credo :

"Je crois au salut de ma vie
Par la grâce et la Vérité,
Et si j'espère en la Survie
Peut-être l'ai-je mérité.

- Pour tout ce que son personnage a d'attachement
 - Pour tout ce qu'il représente d'un idéal pour lequel tant d'hommes ont donné leur vie
 - Pour ce que cette existence a d'exemplaire par ses qualités héritées et cultivées
 - Parce qu'elle se présente comme une recette de bonheur qui mérite d'être rappelée
 - Parce que je vous dois de l'avoir connu
- Plus que mon remerciement, je vous exprime, Messieurs, ma gratitude.

REPONSE

de M. Pierre SABATIER

Monsieur,

Puisqu'il est d'usage, à l'instar de l'Académie française, de vous appeler ainsi, quels que soient les liens d'amitiés qui nous unissent, je vous dirai d'abord le plaisir très particulier que j'ai à vous accueillir dans la section des Lettres de notre Compagnie.

Vous n'y arrivez pas les mains vides et vous n'avez aucune raison de déclarer, comme le héros de "L'Habit vert" de Flers et Caillavet lors de sa réception sous la coupole : "Et maintenant, je sens que j'ai envie d'écrire !" car vous avez écrit, et entre autres sous votre pseudonyme de Résistance Paul Pasteur, deux livres de politique sociale pertinente, spirituels, mordants même, fruits d'une longue expérience et témoignant du talent le plus certain. "La dictature des ronds-de-cuir" et "Chinoiseries de mandarins". Le titre du premier évoque tout naturellement le souvenir de Courteline que j'ai bien connu et que j'ai toujours admiré pour son esprit d'observation et sa sincérité. Votre malice a cependant un accent plus grave. Notre grand humoriste se serait d'ailleurs certainement montré moins léger s'il lui avait été donné de vivre encore de nos jours où l'insouciance d'une belle époque s'est trouvée assombrie par une implacable ambiance de violence et où il est difficile

de plaisanter lorsque chaque jour nous apporte les nouvelles d'événements tragiques. Vous avez d'ailleurs reçu, pour ce livre, des éloges éminemment qualifiés. Jean Cassou le définit "Un livre d'homme, et d'homme libre", et le Président Pléven le commentant, le déclare "un réquisitoire sans méchanceté mais cinglant d'ironie et de verve..." et il en résume le thème : "l'accaparement des pouvoirs dans l'Etat par un mandarinat qui connaît peu les réalités, mais règne de plus en plus sur les Administrations Centrales, y détient toujours davantage les leviers de commande, et n'a que fort peu de comptes à rendre au Gouvernement et au Parlement responsables devant le pays." — L'impitoyable Jean Rigaux lui décernait un éloge rare dans sa bouche sceptique : "Un humour tout en nuances, de la première à la dernière ligne."

Votre second ouvrage, "Chinoiseries de mandarins", est le complément indispensable du premier. Prenant exemple sur le règne des mandarins qui, insensiblement, ont mené la Chine à la révolution, il nous montre comment, dans les nations dites libres, les fonctionnaires deviennent autant de petits rois contre l'entêtement desquels se heurtent leurs chefs administratifs. Les ministres changent avant d'avoir eu raison de leurs subordonnés, les lois et les décrets avant d'être observés doivent faire le siège des règlements existants, les réclamations légitimes se heurtent à une résistance passive de ceux qui, sans le dire, font de leur système "j'y suis, j'y reste" un rempart solide contre tous les assauts, comptant sur la lassitude ou la paresse des assaillants.

Personnellement, j'ai été souvent ému par les ouvrages de notre nouvel Académicien. Avant l'homme d'esprit, on sent en lui l'homme de cœur, le patriote et le moraliste, qui n'arrive pas à rire parce qu'il a envie de pleurer, et qu'il a trop d'intelligence et de conscience pour ne pas se laisser attendrir et apitoyer par les misères sous-jacentes de ces gens aveuglés, encore que, malgré tout, persiste en lui, comme chez un être courageux, l'espoir de ces redressements dont est capable, à la dernière minute, la créature humaine pour remonter à la surface et faire triompher la vie.

Car vous croyez à la vie, ce que j'admire en vous, et vous y croyez malgré la dictature des ronds-de-cuir et celle des mandarins qui font subir à nos contemporains une sorte de purgatoire sur cette terre, sans doute pour des lendemains qui chanteront, selon l'expression de Gabriel Péri.

Vos livres sont à la fois des documents et des avertissements. Fort de votre expérience dans l'administration, ayant pu suivre son évolution et constaté le resserrement de ses rouages paralysant l'action des chefs au profit des réseaux

inférieurs, vous dressez un bilan impressionnant de l'économie des nations dites libres où ceux qui devraient commander ne sont en général pas du tout libres.

L'un et l'autre méritent une large diffusion. Ils sont de ceux que doivent lire et consulter les commandants comme les commandés, pour que des troubles dont personne ne sera plus maître, ne risquent de faire sauter la machine. Il vous a plu d'adopter des titres courtelinesques ; dommage que nous ayons dépassé l'ère de Courteline où les linottes n'inquiétaient personne. Titres à part, et sans doute avez-vous eu raison de les choisir ; vous faites œuvre d'historien et de sociologue, et vous le faites avec vigueur et talent, et sans méchanceté. Ceux qui vous auront lu ne pourront pas ne plus réfléchir, et selon le grade qu'ils occupent dans notre société dite de consommation, ils auront peut-être, espérons-le du moins, à tâche de concourir à l'œuvre de redressement et d'assainissement que ne peuvent que compromettre des manifestations bruyantes et stériles.

Toute votre vie vous a préparé à cette œuvre dont j'ose espérer qu'elle n'en est qu'à ses premiers tomes, nous réservant dans un proche avenir de précieuses découvertes pour les esprits curieux des problèmes de notre temps.

Il faut reconnaître que depuis votre prime adolescence jusqu'à ce jour, comme vous nous le confessez vous-même vous avez suivi la même filière, poursuivi les mêmes buts, obéi aux mêmes missions requérant surtout de grands dévouements que vous avez accepté sans hésitation, en toute clairvoyance. C'est d'ailleurs, me semble-t-il votre qualité maîtresse qui apparaît dans vos écrits et en particulier dans ces confidences sur votre passé pour expliquer votre formation. Un de vos premiers souvenirs évoqués : cette matinée de 1914, où l'enfant que vous étiez se heurtait à un grand événement.

"Le soleil, écrivez-vous, coulait à flot dans l'appartement ; le déjeuner avait été plus grave que d'habitude, mes parents parlaient peu. Dans la salle à manger où quelques jours plus tôt Maria avait apporté un gâteau illuminé de six bougies sur lesquelles j'avais soufflé, ils m'avaient laissé pour aller dans leur chambre où j'entendais ouvrir des armoires, déplacer des valises... Quelque chose d'inhabituel se passait, qui me détournait de mes jeux."

"Tout à coup les cloches se mirent à sonner comme je ne les avais jamais entendues. Elles me semblaient venir de partout. Par la fenêtre ouverte, j'allai sur le balcon qui dominait les arbres de l'avenue de Suffren... Rien ne semblait changé dans ce quartier calme. Seul le bruit des cloches et le soleil inondaient les maisons et les avenues."

Je rentrai dans l'appartement. Mes parents se tenaient debout, embarrassés, comme je ne les avais jamais vus. Ils ne faisaient pas attention à moi. Mon père avait un pantalon rouge et une veste à boutons dorés. Je restais là, bêtement, sans savoir que faire. Mon père me prit dans ses bras, me serra très fort. J'entendais qu'il me recommandait d'être très gentil et très obéissant avec Maman... C'était la mobilisation, la fin d'un monde..."

La précision mélancolique du tableau qui s'était fixé dans votre mémoire prouve combien, déjà votre instinct animal avait des réactions à la fois vives et mesurées.

Les années qui suivirent, vous les avez passées surtout à Dijon, chez vos grands-parents. Ce fut là que vous fîtes vos premières études. La guerre finie, vous les avez poursuivies à Paris, au Lycée Lakanal ; mais très vite, vous retournez avec vos parents dans la vieille demeure familiale de Beaune où votre père aimait à recevoir des amis de Paris avec qui il avait partagé la vie du Ministère de l'Intérieur et des cabinets ministériels auxquels il avait appartenu.

Tout naturellement, ce fut à Dijon que vous avez achevé vos études à la Faculté de Droit. C'est encore à Dijon que s'éveille votre vocation d'aviateur, optant à l'orée de votre service militaire — c'est là votre propre expression - pour l'école de pilotage de préférence à l'école des officiers de réserve. Cette passion précoce de l'aviation vous avait décidé à acheter, à vingt ans, un avion d'occasion, ce qui vous avait valu une admonestation de votre père et sa décision de vous mettre à la portion congrue. "Si j'avais besoin d'argent, je n'avais qu'à vendre mon avion", ainsi avait décrété l'auteur de vos jours.

Vous n'avez pas vendu l'avion, vous avez travaillé, vous vous êtes occupé d'assurances avec succès, sans pour autant négliger vos études, vous vous êtes débrouillé, vous étiez déjà un homme d'aujourd'hui... dans le meilleur sens du mot.

Cette passion de l'aviation, ce plaisir grisant que vous éprouvez à voler, à piloter, ne vous ont pas détourné, cependant d'une carrière administrative et vous avez choisi celle des Préfectures, vous rendant compte combien elle présente d'intérêt pour un homme d'intelligence et de volonté. Vous aviez voyagé en l'air, vous alliez voyager sur terre, de la Corse aux Pyrénées, des Vosges en Béarn, attaché dans chacun de vos postes à découvrir les richesses démographiques, sociales, littéraires, artistiques de la province où le sort vous amenait, serviteur avisé de votre pays, avec un patriotisme éclairé que le climat vertigineux d'entre les deux guerres

rendait plus sensible, plus influençable à tous les courants politiques qui se contrariaient sans cesse dans une atmosphère apparemment insouciance.

Votre expérience, au cours de ces années préfectorales, vous a permis de voir les inconvénients d'une centralisation excessive qui n'a d'ailleurs fait que s'accroître, comme vous le déplorez si bien, et qui porte aujourd'hui des fruits encore plus amers. Peut-être d'ailleurs est-ce le fait indéniable que la France a toujours été, et sera toujours dominée par sa rayonnante capitale, à la différence de pays par nature fédéraux comme l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche-Hongrie de naguère, la Yougoslavie d'aujourd'hui ou l'Union Soviétique depuis la fin de l'Empire des tsars. Encore, lorsque l'avion n'existait pas, les départements éloignés de Paris, à cause de la lenteur des voyages, bénéficiaient-ils d'une relative indépendance, comme d'ailleurs les pays étrangers devaient-ils aux ambassadeurs le caractère des relations qui les liaient avec notre Gouvernement ; mais aujourd'hui où il n'y a plus de distances.. tout a changé. Comment reviendrait-on réellement en arrière en dépit des lois, des décrets ? Qui a dit : "Lorsque Versailles éternue, toute la France est enrhumée..." ?

Aujourd'hui, si Washington, ou Moscou, en attendant Pékin, ont un réflexe nerveux un peu trop vif, c'est l'univers qui se sent atteint de dépression...

On l'a douloureusement constaté au cours de la dernière guerre et des années qui l'ont suivie, années difficiles pleines d'alternatives, d'efforts héroïques et de révoltes, pendant lesquelles l'humanité cherchait à revivre, à conquérir sur les éléments autant que sur ses oppresseurs une indépendance souvent plus chimérique que réelle.

Comment ne pas admirer ce goût de la liberté qui a fait de vous dès les premières heures de l'occupation un instinctif et résolu résistant dans le sens le plus authentique du terme. Votre premier geste, au lendemain de l'armistice, a été pour refuser le serment d'obéissance au nouveau régime avec lequel vous n'étiez pas d'accord, sans souci des difficultés que ce geste pouvait vous causer. Vous avez saisi ensuite une occasion de vous libérer de vos entraves administratives et dès les premières organisations clandestines contre l'occupant, vous avez pris vos responsabilités, ce qui vous a orienté tout naturellement vers les pionniers de cette Résistance et entre autres vers cet héroïque Jean Moulin dont vous avez partagé les dangers et dont vous avez parlé dans votre premier livre avec tant d'émotion, nous faisant partager votre sentiment d'admiration pour lui. Ces pages vouées à la mémoire de ce grand Français ayant appartenu lui aussi à la carrière préfectorale et qui, victime de son héroïsme, devait succomber avant de voir la Libération, sont

d'une simplicité si éloquente et d'un ton si juste qu'on ne saurait les oublier. La voie qu'il vous traçait, vous l'avez suivie jusqu'à la fin de la guerre, vous rappelant les inquiétudes dont il vous faisait part pour les jours qui suivraient cette libération tant attendue.

Revenu à la carrière préfectorale, vous avez usé de votre crédit pour apaiser les conflits, limiter les haines... ce qui n'était pas aisé. Vous avez raconté vous-même les problèmes douloureux qui s'étaient posés pour vous alors dans les Hautes-Pyrénées, pour éviter des règlements de comptes, empêcher la création de tribunaux d'exception, disputer des vies humaines à des vengeances privées plus ou moins sordides, en un mot, faire œuvre de diplomate, alors que vous veniez vous-même d'être blessé à Toulouse par une patrouille allemande qui a bien failli mettre un terme à vos jours la veille même de la Libération.

Cette blessure pénible ne vous a pas empêché de servir à la Préfecture de Tarbes, puis à celle de Lyon auprès d'Yves Farges pour assurer la remise en état de la région et du ravitaillement, et veiller au retour des prisonniers libérés des camps de concentration.

Vous avez participé ensuite à l'occupation alliée en Allemagne, ce qui vous a permis d'approcher de grands chefs tels que le Maréchal de Lattre de Tassigny, et de connaître ce climat fiévreux régnant dans un pays où le nazisme laissait tant de ruines dans les villes et tant de rancœur dans les esprits. Et cela encore a été pour vous une bien utile expérience, une occasion d'explorer les âmes mises à nu par une crise violente, mesurant l'injustice d'un désastre dont le monde entier, par la volonté de quelques uns, s'avérait la victime. Vous avez été un de ces survivants qui, en dépit de tout, entendaient "enchaîner" comme on dit au théâtre, et, démobilisé, vous avez suivi la carrière choisie librement à vos débuts, apportant dans chacun de vos postes le même désir de servir votre pays, les mêmes curiosités des sujets qui vous étaient confiés, vous défiant des préférences, des Pyrénées en Gascogne, de Gascogne aux Vosges, des Vosges dans l'Allier... Peut-être parce que vous êtes un homme du Centre, vous avez conservé votre sage équilibre. Je ne sais si, dans les Vosges vous regrettiez le soleil du Midi, et si les plaines de la campagne vichyssoise vous donnaient la nostalgie d'horizons méditerranéens. Je me rappelle vous avoir vu dans vos différents postes ce même sourire qui est l'apanage de la jeunesse, et que je vous reconnais aujourd'hui, venant occuper parmi nous le fauteuil du colonel Cros.

Dans vos divers postes, dont le dernier en date a été Moulins vous vous êtes appliqué à rédiger des notes, consignait par écrit ces observations presque

quotidiennes, qui vous ont permis, par la suite, de composer vos deux importants volumes.

Fils d'un haut fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur, dont vous parlez avec une émouvante sincérité, vous avez hérité de lui cette aptitude à l'administration comme un sens inné : "nourri dans la sérail, vous en connaissiez les détours" avant d'avoir à prendre vous-même des responsabilités que vous avez assumées avec autant de mérite que d'élégance sous l'uniforme d'officier aviateur (vous êtes aujourd'hui colonel de réserve), comme sous celui de préfet ; vous avez gardé votre lucidité et vous avez su prévoir les crises actuelles qui étonnent les gens les plus soi-disants avertis, à travers le long cheminement d'erreurs ou de négligences où se complaisaient mandarins, inconscients artisans, comme en Chine, de la fin non seulement d'un régime, mais d'une civilisation.

M. Pierre Marcilhacy, dans la judicieuse préface qu'il a composée pour votre second livre, affirme qu'il n'est pas de civilisation si les hommes n'y trouvent un véritable terrain de vie et non des allées géométriques, d'abord parce que tôt ou tard la nature se venge et dément même les constructions d'Euclide ou les hypothèses de Copernic, ensuite parce que nous sommes faits d'une autre essence que la matière inanimée car parfois nous cherchons à comprendre !

Vous, Monsieur, vous avez compris et ce n'est pas un mince mérite à une époque où la technocratie se donne à tâche d'étouffer toutes les initiatives, et c'est ce qui vous a permis de donner une sévère leçon à toute une jeunesse qui n'a pas connu comme vous l'horreur des années où la nuit s'était abattue sur la France.

Vous osez dire, et avec qu'elle pertinence, la paralysie progressive que les bureaux infligent aux divers ministres remplis des plus généreuses intentions.

Par un jeu de complications et de complicités qui tiennent d'un diabolique miracle, il arrive d'ailleurs que le Ministre, même éminent, soit basculé d'un poste dans un autre, avant d'avoir pu faire œuvre de chef.

A travers tous les changements de maître, le véritable dictateur obscur demeure LE BUREAU, avec son arsenal de commissions, ses secrétariats tentaculaires, ses paperasseries dévorantes grignotant jusqu'à la retraite le temps des employés petits ou grands, opposant un front d'un anonymat implacable aux réclamations les plus urgentes et aux revendications les plus justes, à moins qu'un vent de contestation ne vienne un jour ébranler l'édifice dont les ruines n'écraseront d'ailleurs que des innocents.

Les longues chinoiseries des mandarins ont amené la révolution après le règne de la dernière impératrice. Une Chine nouvelle assujettie à un régime de fer s'est substituée à la Chine au teint de porcelaine et au charmant sourire. Mao-Tsé-Toung et ses uniformes sévères ont aboli les merveilleuses robes brodées qu'on ne verra plus qu'au théâtre ou dans les musées, et cette substitution s'est réalisée dans un flot de sang et dans le mépris des vies humaines, sinistre avertissement pour les civilisations occidentales qui déjà ont tout près d'elles les frontières bien gardées et toujours menaçantes d'empires silencieux...

Vous conservez malgré tout confiance — et vous avez raison — dans le bon sens de vos compatriotes, surtout dans le bon sens populaire des paysans comme des ouvriers qui résistent, et ce n'est pas un mince mérite, à de perfides propagandes du cinéma, d'un certain genre de théâtre ou de télévision.

Vous croyez malgré tout, et vous leur rendez hommage, aux valeurs individuelles, et vous consacrez un long chapitre de votre second ouvrage au grand savant roumain Coanda que vous avez bien connu et auquel l'aviation et l'électronique doivent tant de découvertes sensationnelles. Coanda, après avoir œuvré presque toute sa vie, et de quelle éclatante façon, en Amérique, est rentré en triomphateur dans son pays. Le rideau de fer s'est abaissé devant lui. Vous n'êtes pas loin d'y voir encore une leçon pour les pays libres dont le dilettantisme ou l'aveuglement constituent des éléments dangereux et des agents de destruction.

Les peuples ont besoin de discipline. L'abus des libertés individuelles amène infailliblement l'esclavage des masses, on ne doit pas s'y tromper. Votre prédécesseur, le colonel Cros, a donné toute sa vie un exemple de cette soumission à la discipline que lui inspirait sa vocation d'officier au service constant de sa patrie.

Du colonel Cros, vous avez retracé excellemment la carrière militaire en France, aux colonies, puis pendant la guerre de 1914 où il brava tant de dangers avec ce courage souriant et tranquille. A l'âge de la retraite, il se dépensa pour la Croix Rouge, au service de l'Union des Femmes de France, avant et pendant la dernière guerre. J'ai pu admirer personnellement son sens de l'organisation, son inlassable activité en même temps que sa compréhension et son souci d'alléger les douleurs humaines avec son équipe d'infirmières et ses collaborateurs ; il s'appliquait à relever le moral de ceux que le sentiment de la défaite, au lendemain de l'armistice, abreuvait d'humiliation. Malgré la dureté des heures qu'il vivait alors, il conservait l'espoir de la victoire finale, et c'était ce qui lui donnait ce rayonnant optimisme dont j'ai pu apprécier le charme lorsque nous nous sommes retrouvés à l'Académie des Sciences et Lettres. Il en a été un des membres les plus fidèles

jusqu'à la fin d'une vie bien remplie que jamais n'avait pu ternir l'ombre du mal, ni secouer une velléité de révolte.

Dans ses dernières années, il s'est montré pour ses petits-neveux l'aïeul le plus tendre. Ce fut pour eux qu'il composa ce recueil intitulé "Mon art d'être grand-père". Il se souvenait de sa déception de n'avoir pas eu d'enfants et avait reporté toute son affection sur sa sœur Benjamine et sur les descendants de celle-ci.

Dans son journal, qui, espérons-le, sera publié, car il le mérite, le colonel Cros marquait presque quotidiennement les événements, petits ou grands, qui avaient éclairé sa jeunesse.

Vous avez constaté vous-même, vous me l'avez dit, le prodigieux intérêt de ces nombreux cahiers à vous confiés par Madame Cros. Toujours modeste, le colonel ne s'était pas occupé de leur édition. Par contre, il avait tenu à faire paraître son "Art d'être grand-père", recueil plein de fraîcheur et marqué de la plus exquise sensibilité. Il y exprime sa joie et sa reconnaissance de vivre longuement auprès d'êtres chers, sa femme d'abord, intelligente, fine, véritable associée, douée d'un talent de peintre attesté par les nombreuses toiles accrochées aux murs de Mariotte, ce mas familial dont la construction remonte au seizième siècle et qui conserve un air de castellet avec ses tours et ses murs ocrés par le soleil... Mariotte a tenu jusqu'au bout une grande place dans le cœur du Colonel : "Mariotte, écrit-il, Mariotte est une grand-mère qui parle à huit petits-enfants. Elle vous dit : "C'est une fête que de me prendre à votre jeu ; vous me ferez perdre la tête, et s'il me reste un brin de feu, je soupire... mon cœur s'arrête ! Pardon si je radote un peu." Elle dit : "Pourtant ma mémoire est solide et j'ai mes raisons. J'ai tiré de mes jours de gloire, de mes soupirs, de mes chansons, un sûr instinct divinatoire qui me garde des illusions..."

Et à une autre page, il déclare encore : "Le temps que j'ai passé dans tes murs, Mariotte, reste cher à mon cœur, comme mon meilleur temps." "Je ne l'oublierai pas, quand je vivrais cent ans."

Nous ne pouvons oublier, nous de l'Académie, une conférence qu'il fit sur un grand poète, son cousin Charles Cros, symboliste et bohème de génie, ami de Verlaine, qui inventa le phonographe avant Edison, et la photographie en couleur avant les frères Lumière. Son recueil, "Le coffret de santal" a marqué son époque.

Le colonel Cros, on le voit, était bien dans la tradition de sa famille par ses dons de poète. Aussi notre cénacle l'accueillit-il avec joie et un sentiment de fierté, comme nous vous y recevons aujourd'hui.

Je tiens à vous redire le plaisir personnel que j'ai à vous voir occuper ce fauteuil. Vous le méritez par vos ouvrages constituant une œuvre littéraire déjà solide et efficace que nous vous demandons de poursuivre opiniâtrement. Bourguignon d'origine, vous êtes désormais des nôtres, attaché au sol languedocien par votre mariage avec une des plus charmantes montpelliéraines, à l'esprit dynamique et souriant, comme le vôtre d'ailleurs.

Notre époque en a besoin !

Pierre Sabatier

M. Pagès, président de l'Académie, invite le récipiendaire à prendre place parmi ses confrères, avant de lever la séance.